

## LA BATAILLE DE MONTLHÉRY - 1465

par Michel RIMBOUD

agrégé d'histoire, professeur en classes préparatoires littéraires  
doctorant en histoire médiévale à l'Université de Paris IV – Sorbonne

Montlhéry a été la seule bataille rangée de la guerre civile dite guerre du Bien Public qui a opposé le roi Louis XI à l'essentiel de la haute noblesse du royaume entre mars et octobre 1465. Elle a mis face à face l'armée du roi de France, commandée par Louis XI en personne, et l'armée du duc de Bourgogne Philippe le Bon, commandée par son fils Charles, comte de Charolais, futur Charles le Téméraire, le 16 juillet 1465. Traditionnellement, cette bataille a été considérée comme indécise, tant sur le plan tactique que pour ce qui concerne l'issue de la guerre civile<sup>(1)</sup> Elle n'en est pas moins l'une des rares grandes batailles livrées dans le royaume de France dans la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle, après celles qui ont achevé la reconquête du territoire sur les Anglais à la fin de la guerre de Cent Ans : Formigny, en 1451, et Castillon, en 1453. Le règne de Louis XI ne compte qu'une seule autre bataille rangée : Guinegatte, en 1479, contre l'armée de Maximilien de Habsbourg – encore le roi lui-même n'y était-il pas présent. Le règne de Charles VIII (1483-1498) ne compte qu'une seule bataille rangée (encore une fois dans le royaume) : Saint-Aubin-du-Cormier, en 1488.

La guerre, qui n'est plus permanente après l'expulsion des Anglais – on dénombre cependant une bonne douzaine d'années de guerre durant les vingt-deux ans de règne de Louis XI – est bien davantage une guerre d'occupation, voire de dévastation, de sièges où l'essentiel demeure le ralliement ou la soumission des villes, des « places ». La guerre du Bien Public, d'ailleurs, présente toutes ces caractéristiques. Il n'entre pas dans notre propos de l'expliquer, mais cette guerre civile procède avant tout de la révolte de la plupart des grands seigneurs du royaume contre l'autorité royale, chacun ayant des buts particuliers, mais tous étant d'accord pour s'opposer à l'évolution de la concentration du pouvoir monarchique telle qu'elle se dessine depuis le début du règne de Louis XI, en 1461. Bref, il s'agit d'obtenir quelque chose du roi, et non – comme dans la guerre des Deux Roses en Angleterre<sup>(2)</sup>, par exemple – de remplacer une dynastie par une autre. Les princes choisissent donc l'option classique des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles en pareil cas, c'est-à-dire la mobilisation de troupes, qui vont « tenir les champs », comme on dit, dans le but de faire pression sur le roi, notamment par la désorganisation administrative et fiscale qui s'en suit et la *menace* que ces réunions de gens de guerre font peser sur la sécurité et l'ordre publics.

Autrement dit, si le combat est éventuellement envisagé, il n'est assurément pas un but, puisqu'on entend s'en sortir par la négociation. D'autant plus que l'armée royale est redoutable depuis les réformes de Charles VII<sup>(3)</sup> ; c'est une armée

(1) Voir, par exemple Demurger (A.), *Temps de crises, temps d'espairs, XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, collection « Nouvelle histoire de la France médiévale », tome 5, Paris, 1990, p. 190 ; ou, plus récemment, Favier (J.), *Louis XI*, Paris, 2001, p. 480-483.

(2) Guerre civile qui oppose, entre 1455 et 1485, les maisons d'York et de Lancastre.

(3) Contamine (Ph.), *La Guerre au Moyen Âge*, collection « Nouvelle Clio », Paris, 1980, particulièrement la 6<sup>e</sup> partie du chapitre VI, p. 296. Voir également l'article *Charles VII*, dans Géré (F.), *Dictionnaire de la pensée stratégique*, Paris, Larousse, 2000.

victorieuse dans la récente et plus grande guerre de l'époque, et c'est une armée permanente, composée de professionnels bien entraînés, alors que les armées princières sont, pour l'essentiel, des armées féodales, fondées sur la mobilisation ponctuelle des vassaux et arrière-vassaux, ce qui peut donner des effectifs importants, mais ne garantit en aucune manière la qualité des troupes, et notamment leur discipline. En outre, l'armée royale dispose d'une artillerie redoutablement efficace par la qualité de ses personnels, alors que les princes, qui disposent éventuellement de canons et de munitions en nombre, ne disposent pas des spécialistes nécessaires. Il est donc bien clair pour les princes que la bataille contre l'armée royale est dangereuse et aventureuse ; il faut autant que possible l'éviter. Du côté royal, c'est à peu près la même chose. Même si Louis XI connaît la supériorité technique de son armée, il fait *a priori* beaucoup plus confiance à quelques démonstrations militaires, à la rapidité de ses réactions, à la mobilité d'une armée essentiellement montée, tout cela, là encore, pour impressionner tel ou tel adversaire et le ramener dans le droit chemin. Louis XI dispose d'une bonne expérience de la guerre, acquise lorsqu'il était dauphin dans ses combats contre les Anglais<sup>(4)</sup> et ses campagnes d'Alsace<sup>(5)</sup> ; il pense déjà que la bataille, c'est aussi le risque de perdre. Et, surtout, il ne peut pas, par une trop grande violence, prendre le risque de souder davantage les princes dans un désir de vengeance. Il cherchera donc lui aussi à éviter l'affrontement trop violent d'une bataille rangée. Bref, il y a une sorte de code tacite dans ce genre de conflit. La révolte implique d'emblée un pardon qui sera accordé, et il importe surtout de ne pas aller trop loin ni d'un côté, ni de l'autre. Politiquement parlant, la bataille de Montlhéry est donc stupéfiante, et c'est justement le premier aspect qui retiendra notre attention : Montlhéry est avant tout une bataille fortuite, particulièrement du côté bourguignon où l'on peut véritablement parler de bataille de rencontre.

Le déroulement de la bataille reste assez mystérieux, car les sources fiables sont assez peu nombreuses et les récits peu exploitables<sup>(6)</sup>, cependant, et c'est le second aspect intéressant, ce qu'on peut en déterminer permet de tirer plusieurs enseignements sur les conceptions générales de la bataille rangée juste après la guerre de Cent Ans, avec des nuances importantes pour deux armées fort différentes l'une de l'autre.

## UNE BATAILLE IMPROBABLE, OU COMMENT EN EST-ON ARRIVÉ LÀ ?

Pendant près de quatre mois, une bataille apparaît comme tout à fait impossible. Les princes disposent *a priori* de l'avantage de la surprise, mais ne sauront l'utiliser. En effet, si le signal de la révolte est donné le 4 mars 1465 par la fuite du duc de Berry, frère du roi, en Bretagne, les princes se déclarent en ordre dispersé et,

---

(4) Lors du siège de Pontoise (1441) et de celui de Dieppe (1443), par exemple.

(5) En 1444.

(6) Les plus utiles sont tirés de Comynnes (Philippe de), *Mémoires*, éd. Calmette (J.) et Durville (G.), Paris, 1924-1925, 3 vol., Du Clercq (Jacques), *Mémoires* (1448-1467), éd. Buchon, Choix de Chroniques, Paris, 1838, vol. 39 et 40, Haynin (Jean de), *Mémoires de Jean, sire de Haynin et de Louvignies. 1465-1477*, t. 1<sup>er</sup>, nouvelle édition publiée par Brouwers (D.D.), Liège, 1905, La Marche (Olivier de), *Mémoires*, éd. Beaune (H.) et d'Arbaumont (H.), Paris, 1883-1888, 4 vol., et Maupoint (Jean), *Journal parisien*, éd. Fagniez, *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France*, IV (1877-1878), p. 1-113.

surtout, mettent pour la plupart un temps considérable à entrer en campagne. En outre, les principales forces déclarées sont géographiquement très éloignées les unes des autres, puisqu'on trouve essentiellement les troupes du duc de Bourbon, celles du comte de Charolais et celles du duc de Bretagne. Le duc de Bourbon se déclare dès le 13 mars, mais le duc de Bourgogne seulement le 25 avril, et l'on restera dubitatif quant à l'attitude du duc de Bretagne jusqu'en juin. Y a-t-il même un plan de campagne commun dans le camp des princes ? Plusieurs indices nous conduisent à penser que le but militaire était de réunir les différentes armées pour obtenir un ensemble impressionnant, et l'on a pu évoquer un premier point de rendez-vous à Saint-Denis, au nord de Paris<sup>(7)</sup>. Cela aurait nécessité une coordination qui n'a jamais connu un début de réalisation. Le caractère désordonné de la révolte est un atout pour Louis XI qui peut espérer réduire les forces princières en détail, et surtout imaginer qu'un bon exemple servira de leçon aux autres avant même qu'ils soient entrés en campagne.

Très rapidement, dans le courant du mois de mars, le roi a rassemblé ses forces, soit à peu près 25 000 hommes. Dans le courant d'avril, il choisit de faire un exemple avec le duc de Bourbon, de loin son adversaire le plus faible, tout en se gardant des deux autres menaces. Il laisse donc la moitié de son armée sur les marches de Bretagne sous la direction de l'un des rares princes à lui être resté fidèle, du moins en apparence, son oncle, le comte du Maine, renforce considérablement ses défenses en Picardie pour parer à une éventuelle attaque bourguignonne – le maréchal Joachim Rouault est chargé de cette mission et se lance avec environ 12 000 hommes et toute son artillerie<sup>(8)</sup> dans une campagne destinée à ramener le duc de Bourbon à l'obéissance. Nous sommes en mai 1465 et, en quelques semaines, l'efficacité de l'armée royale est telle que les duchés de Berry et de Bourbon sont en grande partie occupés. On peut même parler d'une quasi-victoire royale vers la fin juin, concrétisée par des accords de paix entre le roi, d'une part, et le duc de Bourbon et les seigneurs du midi qui se sont joints à lui<sup>(9)</sup>, d'autre part.

Pendant ce temps, ignorant ce qui se passe en Bourbonnais, les Bourguignons ont poursuivi leurs préparatifs militaires, rassemblé une forte armée d'environ 20 000 hommes, dont près de 15 000 combattants et une artillerie non négligeable<sup>(10)</sup>, et sont entrés dans les territoires du roi de France le 29 mai 1465. Dans le courant de juin, l'armée bourguignonne traverse le Vermandois et le Nord de l'Île-de-France sans guère rencontrer d'opposition de la part des forces royales, et finit par arriver à Saint-Denis le 5 juillet. Les Bourguignons se retrouvent seuls au rendez-vous. Que faire ? S'assurer de Paris au cas où l'on devrait passer la Seine. Une tentative est faite le 8 juillet, mais les Parisiens, sous les ordres du vaillant maréchal Joachim, résistent de telle manière que les Bourguignons n'envisagent pas de tenter à nouveau l'expérience.

(7) Voir par exemple Haynin (Jean de), *Mémoires... op. cit.*, p. 11.

(8) Voir, par exemple, dans *Dépêches des ambassadeurs milanais en France*, éd. Mandrot (B. de) et Samaran (Ch.), Paris, 1916-1923, 4 vol, vol. III, p. 130, dépêche datée de Montluçon, le 13 mai 1465.

(9) Essentiellement le comte d'Armagnac et le seigneur d'Albret.

(10) Voir les conclusions du grand spécialiste de l'armée bourguignonne, de Brusten (colonel C.), *L'Armée bourguignonne de 1465 à 1468*, Bruxelles, c. 1953, p. 68.

À cette époque, les Bretons se sont enfin décidés à se mettre en marche et pénètrent en France en suivant la vallée de la Loire au début de juillet, sans que l'armée du comte du Maine ose s'opposer à cette progression.

Louis XI, qui sait que les Bourguignons sont passés à l'action depuis le 20 juin et remonte lentement vers le nord, apprend la nouvelle de l'intervention bretonne en même temps que la stupéfiante nouvelle de la présence des troupes bourguignonnes sous Paris le 8 juillet. Il décide aussitôt d'accélérer sensiblement sa marche, dans le double but d'éviter la prise de Paris par les Bourguignons et la réunion des armées bretonne et bourguignonne. Mais le temps presse, et la course qu'il s'impose l'oblige à laisser derrière lui toute son artillerie et son infanterie. S'il y a combat, ce ne pourra être qu'avec sa cavalerie.

Les quelques jours qui précèdent la bataille connaissent une activité qui contraste singulièrement avec la lenteur, voire l'immobilisme dont les forces princières ont jusque-là fait preuve. Prévenus de la fulgurante remontée de l'armée royale, les Bourguignons décident de passer la Seine à Saint-Cloud, ce qui est réalisé le 12 juillet. Le lendemain 13 juillet, l'avant-garde bourguignonne progresse de quelques kilomètres vers le sud, alors que l'armée bretonne arrive à Châteaudun. Les troupes royales du comte du Maine sont à Chartres et connaissent au moins approximativement la position des Bourguignons et des Bretons. Le comte du Maine propose à son neveu, qui se trouve à Orléans, d'attaquer les Bourguignons, ce qui fait immédiatement changer les plans du roi, lequel pense à juste titre être beaucoup plus près des Bretons que des Bourguignons et décide d'attaquer l'armée de François II, duc de Bretagne : il va vers l'ouest. Double décision, d'ailleurs : pour la première fois de la guerre, Louis XI va chercher la bataille et décide que ce sera contre l'armée bretonne dans laquelle chevauche, aux côtés du duc François II, son traître de frère, ne l'oublions pas. Le 13 juillet, l'armée royale se lance donc vers l'ouest et atteint Beaugency dans la soirée – on est à moins de quarante kilomètres des Bretons.

Tout va pourtant changer dans la journée du 14 juillet, et il nous faut pour le bien comprendre entrer un peu dans le détail. Il convient de bien réaliser que cinq armées<sup>(11)</sup> sont en mesure d'intervenir à ce moment de la guerre dans un théâtre d'opérations compris dans un cercle de moins de cent kilomètres de diamètre, que chacune de ces armées a bien conscience de l'existence des quatre autres, même si la connaissance des positions est d'autant plus approximative que quatre d'entre elles sont en mouvement<sup>(12)</sup>. Il ne fait en effet aucun doute que les ducs de Berry et de Bretagne ont appris très tôt la présence de l'armée royale à Beaugency<sup>(13)</sup>, peut-être dès la nuit du 13 au 14, en tout cas au matin du 14, puisqu'ils en avisent à trois reprises le comte de Charolais au cours de la journée du 14, comme en témoigne ce

---

(11) L'armée commandée par Louis XI à Beaugency ; l'armée royale commandée par le comte du Maine à Chartres ; à Paris, l'armée royale et la garnison de la ville commandées par le maréchal Rouault ; l'armée bourguignonne du comte de Charolais à Saint-Cloud ; l'armée bretonne de François II à Châteaudun.

(12) L'armée parisienne est retranchée à l'abri des murailles de la ville. Voir la carte de situation.

(13) Rappelons qu'il n'y a, à vol d'oiseau, qu'une quarantaine de kilomètres de Beaugency à Châteaudun.

dernier dans sa lettre à son père datée du même jour<sup>(14)</sup>. Si on lit entre les lignes du comte de Charolais, on se rend bien compte que les ducs de Berry et de Bretagne envoient un véritable appel au secours à leur allié bourguignon ; pour les Bretons, qui sont manifestement sortis de Châteaudun et se trouvent sur la route de Chartres, l'armée du comte du Maine est encore devant eux, au nord-est, et l'armée royale s'apprête à les attaquer par le sud-est, alors que l'armée bourguignonne se trouve encore dans les environs de Paris : cela va être un massacre !

Le comte de Charolais comprend rapidement la position périlleuse de ses alliés et la nécessité dans laquelle il se trouve de leur porter prompt secours ; il réalise aussi parfaitement que sa propre armée, qui se trouve déjà dans une situation difficile sur le plan matériel, n'ayant pu refaire ses forces à Paris, ne peut se trouver, en cas de marche vers le sud, que dans une position extrêmement aventureuse, avec toute la puissance parisienne dans son dos et l'armée royale face à elle. Mais il ne peut envisager la destruction de l'armée bretonne, qui signifierait à brève échéance le retournement de toute la puissance royale contre lui. Après avoir pris toutes les précautions possibles, notamment quant à l'acheminement des renforts et à une éventuelle retraite<sup>(15)</sup>, il décide de marcher sur Étampes, où il a vraisemblablement fixé rendez-vous aux Bretons, choix logique si l'on considère que Chartres tient pour le roi et que l'armée bretonne devra probablement éviter cette place, que les troupes du comte du Maine se trouvent dans les parages de Chartres, alors que, si l'armée royale est à Beaugency, la grande route de Paris à Orléans semble libre et permet en outre à l'armée bourguignonne une avancée rapide<sup>(16)</sup>.

Or, les nouvelles affluent au camp royal dans la journée du dimanche 14 juillet. Le roi apprend que le comte de Saint-Pol, chef de l'avant-garde bourguignonne,

(14) Quicherat (J.), « Lettres, mémoires et autres documents relatifs à la Guerre du Bien public en 1465 », dans *Mélanges historiques*, éd. Champollion-Figeac, 1<sup>re</sup> série, vol. II, 2<sup>e</sup> partie, Paris, 1843, p. 347 : « *Et pour vous avertir plus avant de mes nouvelles, il est vray, mon très redoubté seigneur et père, que depuis maditte venue icy, j'ay eu trois messaiges l'un aprez l'autre de monseigneur de Berry, par lesquelz il m'a escript et fait savoir pour vray qu'il est entour Chartres avec beau cousin de Bretagne et beau cousin de Dunoys, à grosse puissance ; et que le roy a habandonné le pays de Bourbonnois pour s'en retirer par deçà ; et est de présent à Beaugency, où il a rassemblé ses gens pour faire contre nous ce qu'il pourra. Et me requiert fort mondit seigneur de Berry que je vueille marcher oultre audevant de luy pour nous joindre ensemble, affin d'estre plus puissans pour mieulx et plus aisément donner à faire au roy et à sa puissance, ainçois qu'il ait le loisir de la mettre ensemble. Pour laquelle cause, mon très redoubté seigneur et père, et pour le bien et avancement de noz matières, j'ay intencion, s'il plaît à Dieu, de partir demain de cy pour tirer jusques à Estampes audevant de mondit seigneur de Berry, et illec nous trouver et joindre tous ensemble, et au surplus aviser et procéder en l'exécution de ce que nous aurons à faire pour le milleur.* » Nous avons tenu à citer le passage complet en raison de l'importance de sa teneur, confirmée point par point par le seigneur de La Roche dans la lettre qu'il écrit le même jour.

(15) *Id.*, *ibid.* : « *Jà soit ce, mon très redoubté seigneur, que derrenièrement je vous eusse escript que je ne passeroye point oultre cedit passaige de Saint-Clou jusques à tant que j'aroye nouvelles de vous, touchant les cent mil escus du moins, pour l'entretenement et paiement des gens de vostre armée de par deçà, [...] ; et à ceste fin, mon très redoubté seigneur et père, je lairay icy des gens assez pour garder et tenir le passaige affin que par icellui l'on me puisse amener seurement ledit argent si tost que vous le m'envoyerez, et aussi affin que les gens de vostre armée de Bougongne lessquelz j'ay mandez, puissent passer sans dangier pour venir aprez moy [...].* »

(16) Rappelons que la route de Paris à Orléans, par Longjumeau, Montlhéry, Arpajon (Chastres), Étampes, Artenay, est un des « axes majeurs » de circulation terrestre de la région parisienne à l'époque (voir G. Fourquin), *Les Campagnes de la région parisienne à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1964, et notamment ses cartes.

avance vers Giatres<sup>(17)</sup> (aujourd'hui Arpajon) avec une puissante force de cavalerie, et que les ducs de Bretagne et de Berry ont quitté Vendôme la veille à minuit pour venir se joindre à l'armée bourguignonne. Il a confirmation que les troupes du comte du Maine se trouvent aux environs de Chartres. Il est donc clair que Louis XI réalise alors que l'armée bretonne est en train en quelque sorte de fuir vers le nord, en tout cas de rejoindre rapidement les Bourguignons, lesquels, et c'est la nouvelle la plus grave, descendent vers le sud. Doit-il poursuivre son mouvement contre les Bretons, au risque de les pousser dans les bras des Bourguignons ? Ou doit-il les dépasser par la route la plus rapide (d'Orléans à Paris) pour empêcher la rencontre, et donc affronter d'abord les Bourguignons ? C'est ce dernier cas qui est retenu et, dès le 14 juillet au soir, l'armée royale remonte à bride abattue vers le Nord, alors que Louis XI intime au comte du Maine l'ordre de le rejoindre à Étampes avec son armée.

Conformément à sa décision de la veille, le comte de Charolais quitte Saint-Cloud au matin du 15 juillet pour gagner Étampes *via* Montlhéry<sup>(18)</sup>, en suivant la route ouverte depuis deux jours par l'avant-garde de Saint-Pol. L'avant-garde quitte ses cantonnements pour aller se loger à Montlhéry dans l'après-midi, alors que le gros des forces bourguignonnes cantonnait à Longjumeau<sup>(19)</sup>. C'est là que, ce même 15 juillet, se tient le conseil de guerre bourguignon, lequel décide que, en cas d'attaque de la part du roi, l'avant-garde ferait retraite vers Longjumeau où on livrerait bataille<sup>(20)</sup>. Dès son arrivée à Montlhéry, le comte de Saint-Pol avait dépêché des espions vers le sud. Ces dispositions montrent la prudence des Bourguignons, lesquels, la veille, pouvaient légitimement croire que l'armée royale était à Beaugency, à plus de cent dix kilomètres au sud de Montlhéry.

(17) *Dépêches des ambassadeurs milanais...* op. cit., III, p. 215. B. de Mandrot considère (*ibid.*, n. 5) que Panigarola a voulu dire ici *Chastres*, c'est-à-dire Arpajon ; cela ne nous semble pas certain, dans la mesure où l'ambassadeur milanais écrit dans son P.S. *Chastres*, pour désigner cette ville ; il est vrai que l'éditeur considère que ce P.S. a été rédigé le 8 août. Par ailleurs, B. de Mandrot ne rectifie pas les autres *Giatres*, qu'il comprend donc comme *Chartres*, ce qui est parfaitement logique et pour la situation des ducs et pour celle du comte du Maine. L'importance de ce point est d'ailleurs relative, et Panigarola ne s'y est pas trompé ; ce qui compte, c'est l'avancée des Bourguignons à la rencontre des Bretons au sud de Paris. L'ambassadeur milanais est très précis sur l'analyse de la situation de chaque protagoniste (v. ce très long passage de la dépêche, *id.*, p. 215-219).

(18) La lettre du seigneur de La Roche au bailli d'Auxerre est formelle : « *Monseigneur se part incontinent, et s'en vat au Montlhéry, et de là à Estampes où il doit actendre monseigneur de Berry et monseigneur de Bretagne, lesquels sont à Chastiaudun à toute leur compaignie.* » (J. Quicherat), *Lettres, mémoires...* op. cit., p. 350, lettre datée de Saint-Cloud, le 15 juillet 1465.

(19) *Id.*, p. 54. Voir aussi Van Der Linden (H.), « Itinéraire de Charles le Hardi, comte de Charolais, puis duc du Bourgogne », *Bulletin de la Commission royale d'Histoire, 4<sup>e</sup> série*, XII (1885), p. 484 ; Maupoint (Jean), *Journal...*, op. cit., p. 56, § 83, et naturellement Commynes (Philippe de), *Mémoires...*, op. cit., I, p. 19.

(20) C'est du moins ce que dit Commynes (*id.*, *ibid.*) en insistant lourdement sur la présence du comte de Saint-Pol : « *En la presence du comte de Sainct Pol fut choisi lieu et place pour combattre audit Longeumeau et arresté entre eulx que ledict comte de Sainct Pol se retirerait à Longeumeau, ou cas que le roy vint. Et y estoient le seigneur de Hautbourdin et le seigneur de Contay presens.* » Un autre témoin de l'expédition, Jean de Haynin, qui, rappelons-le, écrit son récit dès 1466, laisse entendre que Saint-Pol n'était pas au conseil de guerre. Au soir du 15 juillet, Saint-Pol envoie au comte de Charolais un rapport de ses espions sur la présence massive de l'avant-garde royale à Chastres, « [...] *sur quoi le conte de Charolois manda au conte de Sain Pol qu'il avoit choisi belle et bonne place pour combattre, et que luy et l'avangarde alaiste laendroit [c'est-à-dire abandonnent la place où ils se trouvaient].* » (Jean de Haynin), *Mémoires...* op. cit., p. 55. Le détail n'est pas sans importance, dans la mesure où l'on sait que le refus de faire retraite de la part du comte de Saint-Pol décida de l'engagement de la bataille à Montlhéry.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet, l'armée de Louis XI a fait halte à Étampes où les forces du comte du Maine se sont jointes à elles. La décision de Louis XI est solidement prise : il va attaquer l'armée bourguignonne, raison pour laquelle il fait déposer son trésor dans la grosse tour d'Étampes<sup>(21)</sup>. Cette journée va être mise à profit pour se concilier la faveur divine et souder ses capitaines autour de sa propre volonté d'en découdre. Fort de cette résolution, il fait commencer la journée par une cérémonie religieuse particulièrement solennelle. Il fait dire neuf messes chantées, et les ouït toutes, vêtu de sa seule chemise, les genoux nus en terre, disant ses prières avec une pieuse ferveur, comme un saint<sup>(22)</sup>. Il est clair qu'il s'agit de solliciter du ciel la victoire dans la bataille à venir. Ses dévotions terminées, il fait appeler tous les grands qui l'entourent, princes, comtes, barons, capitaines à son conseil de guerre, qu'il commence par une forte harangue contre les Bourguignons. La maison de Bourgogne est coupable de tout le trouble qui emplit le royaume, ainsi que de la brouille entre le roi et son frère, de même qu'avec sa parentèle. En termes véhéments, il montre les dommages qui en résultent pour sa souveraineté et qui menacent le royaume de ruine. Mais il se dit résolu d'y porter remède, de ne plus laisser les Bourguignons s'amuser à leur guise. Il souhaite seulement auparavant connaître le sentiment des siens<sup>(23)</sup>. Venant aux faits, Louis XI parle ensuite de ce que l'on sait de l'armée bourguignonne : on a vu le comte de Charolais à Montlhéry, dans un camp fortifié entouré d'un rempart et d'un fossé, défendu par une forte artillerie. Son armée est nombreuse, peut-être plus que celle du roi, mais ne compte que peu de gens compétents en fait de guerre<sup>(24)</sup>. De plus, de la façon dont ils s'étaient retranchés, le roi les considérait comme perdus, puisqu'ils s'étaient eux-mêmes enfermés dans une prison<sup>(25)</sup>. Il suffisait de les attaquer pour les

(21) *Dépêches des ambassadeurs milanais... op. cit.*, III, p. 254, n. 3.

(22) *Dépêches des ambassadeurs milanais... op. cit.*, III, p. 254-255 : « *Dice che essendo la Mtà del re a Stampay [Étampes], luntano da Monleyri VII lige, [...], il lunedì avanti la rotta fece dire nove messe in canto, ale quale sua Mtà stette continuamente in bella camixola in genochioni a genochii nudi, che seria bastato a uno santo.* »

(23) *Id.*, p. 255 : « *Finite le misse, et facto le sue devotissime oratione, fece convochare tuti li suoi signori, principi, conti, capitanej et baroni, ali quali fece uno grn prologho, nel quale semper faceva lamento de li Brogognoni, li quali havessero havuto tanto ardire di metere tanta cixma fra lui et tuti li suoi fratello et consanguinei, per la qual ne vederia reuscire moltissimi danni et ruyne de dito reame, per la qual sua Mtà tuto s'agravava, deliberandossi de non lassare questa cossa secondo la volontà de dicti Brogognoni; ma che prima voleria el parere de tuti li suoi signori principi et capitanei.* »

(24) La valeur des gens de guerre compte en effet pour le roi plus que leur nombre. Il y a néanmoins plusieurs témoignages selon lesquels Louis XI considérait les effectifs bourguignons comme inférieurs aux effectifs bretons, ce qui aurait joué un rôle dans sa décision d'attaquer d'abord les Bourguignons. Voir par exemple Bouchart (Alain), *Les grandes chroniques de Bretagne*, éd. Auger (M.L.), & Janneau (G.), s.d. Guenée (B.), Paris, 1986, t. 1, p. 394 : « *Le roy, cuidant combatre l'armée de Bourgongne à part, qu'il estimoit la moins puissante, [...].* »

(25) *Dépêches des ambassadeurs milanais... op. cit.*, III, p. 255-256. Dépêche datée de Saint-Georges d'Espéranche, le 17 août 1465. Cette partie du discours laisse songeur, car l'avant-garde bourguignonne n'était pas organisée de cette manière à Montlhéry le 15 juillet au matin, où elle venait seulement d'arriver, et au plus tôt – en ce cas, si le roi de France a eu connaissance d'une forte présence bourguignonne à Montlhéry dès le matin du 15 juillet, c'est bien que le comte de Saint-Pol, toujours à la tête de ses troupes, y était lui-même, et donc qu'il n'a pas pu participer au conseil de guerre de Longjumeau, ce qui donnerait raison à Jean de Haynin contre Commynes. *Supra*, n. 39 – mais c'est en gros la disposition de l'armée bourguignonne le lendemain 16 juillet. Ou bien Louis XI invente ces dispositions, en fonction des connaissances qu'il a de la tactique bourguignonne, pour porter au plus le moral de son commandement, ou bien le témoin de ce discours extrapole par rapport à ce qu'il a vu ou entendu dire le lendemain et dans les jours qui suivirent.

vaincre. Sa cause était juste : avec l'aide du Tout-Puissant et de Marie Mère de Dieu, on pouvait être sûr de les anéantir. Malgré cette confiance, il sollicite le conseil de l'assemblée, puisque, pour une telle décision, la raison doit l'emporter sur la passion<sup>(26)</sup>.

À l'exception du comte du Maine, l'ensemble des membres du conseil se prononcent avec enthousiasme pour la bataille aux Bourguignons. Louis XI fait alors lever le camp d'Étampes pour s'avancer vers les forces bourguignonnes et l'on va prendre gîte à Étréchy dans l'après-midi du 15 juillet<sup>(27)</sup>. Mais auparavant, vraisemblablement juste après le conseil de guerre, il a adressé au maréchal Joachim Rouault, qui commande les troupes royales à Paris, l'ordre de faire une sortie le lendemain pour tomber sur les arrières des Bourguignons<sup>(28)</sup>. Cette dernière disposition confirme s'il en était encore besoin la volonté offensive du roi et sa certitude de la victoire. On comprend mieux alors pourquoi Louis XI parle de « prison » dans laquelle se seraient enfermés les Bourguignons, qui se trouvent au soir du 15 juillet coincés entre l'armée de campagne du roi et l'armée pléthorique qui garde Paris. On sait cependant que les troupes parisiennes n'interviendront pas contre les Bourguignons, du moins sur le champ de bataille de Montlhéry, et que les troupes bretonnes<sup>(29)</sup> n'interviendront pas contre le roi durant cette terrible journée du 16 juillet. Les deux armées qui livreront seules la bataille sont en place ; l'armée du comte de Charolais accepte le combat parce qu'elle ne peut faire autrement ; l'armée de Louis XI s'appête à attaquer délibérément, et à livrer contre les Bourguignons<sup>(30)</sup> une bataille d'anéantissement qui, dans l'esprit du roi, règlera d'un coup toute cette affaire du Bien Public.

(26) *Id.*, p. 256 : « *'Ultra de ciò, meconfido in quella summa et divina justitia, che andandoli nui essalire et combaterli, che tuti li romperemo, et meteremoli in grandissima ruina', et semper dicendo mediante la gratia de la omnipotente Dio et de quella gloriosissima vergene madre Maria. Et che prima che sua Mtà deliberrasse cosa alcuna, voleva il parere de tuti loro, perche voleva che la raxon vincessse et non lo appetito.* »

(27) *Id.*, p. 258 : « *La Mtà del re se levò el campo de Stampes, et venne ad alogiare presso ali Brogognoni Il lege.* » On voit bien que, dans les dépêches milanaïses au moins, les indications de distance peuvent se révéler approximatives : Étréchy se trouve à seize kilomètres au sud de Montlhéry, soit beaucoup plus que « deux lieues ».

(28) On trouve la preuve de l'existence de ce document dans les minutes du procès de Charles de Melun, Paris, B.N., Fr. 2921, fol. 19 : « *Premièrement il est vray que le roy estant près d'Estampes et venant à Paris, il escripyv unes lectres à mons. le mareschal Joachim que son intencion estoit le lendemain venir à Paris et en chemyn combatre le duc de Bourgogne, lors conte de Charroloys, et toute sa puissance, s'il la trouvoit en chemyn, et que led. mareschalferoit bien de se y trouver ou parolles en substance.* » (cité par Bittmann (K.), *Ludwig XI und Karl der Kühne. Die Memoiren des Philippe de Commynes als historische Quelle*, Erster Band, Göttingen, 1964, p. 99, n. 133).

(29) Nous n'avons trouvé aucun document concernant l'armée des ducs de Bretagne et de Berry pour la journée du 15 juillet. Qu'elle ait arrêté sa marche vers le nord est une certitude, si l'on considère qu'elle ne se joindra à l'armée bourguignonne que le 19 juillet. Il est possible que les ducs aient préféré la mettre à l'abri dans la forte place de Châteaudun.

(30) Une fois de plus, Thomas Basin a vu juste (*Histoire de Louis XI*, éd. Samaran (Ch.), Paris, 1963-1972, t. 1, p. 192-193) : « *Le roi décida de marcher d'abord contre les Bourguignons. Ce faisant, il commit une erreur ; car il est très vraisemblable, selon la rumeur publique, que, s'il s'était d'abord occupé de vaincre l'armée bretonne, avec laquelle se trouvait Charles son frère, les Bretons n'auraient pas pu résister aux troupes royales. [...] Mais le roi brûlait de vaincre les Bourguignons ; aussi négligea-t-il les Bretons pour diriger ses troupes contre le comte de Charolais.* »



## Montlhéry : un enchevêtrement inorganisé de combats acharnés

Stratégiquement, Louis XI a donc bien prévu son affaire. Il considère que son armée est au moins égale à celle des Bourguignons et, surtout, il a donné ses ordres pour que cette dernière soit immanquablement prise en tenaille entre la sienne et l'armée que le maréchal Joachim ne peut manquer de faire déferler sur les arrières de l'ennemi. Cela explique que les combats n'aient débuté que si tardivement dans la journée, alors que l'armée royale était en position et en volonté d'attaquer, quand l'armée bourguignonne, qui aurait préféré ne pas se battre, est restée longtemps dans une position défensive plutôt solide, en attente de l'armée bretonne réputée toute proche.

Les forces en présence ne sont pas faciles à déterminer<sup>(31)</sup>. Louis XI devait disposer, depuis le ralliement de l'armée du comte du Maine, de la quasi-totalité de son armée montée, soit environ deux mille lances de la Grande Ordonnance, c'est-à-dire 12 000 combattants à cheval. Il était quasiment dépourvu d'infanterie, ou du moins de celle, aguerrie, avec laquelle il avait mené à bien sa campagne du Bourbonnais – il aurait probablement deux ou trois milliers de francs-archers levés depuis Orléans ; quelques canons furent mis en batterie sur la butte de Montlhéry<sup>(32)</sup>, probablement pris dans la forteresse – mais, positionnés trop en hauteur, ils ne serviront pas à grand-chose dans la mesure où tous les témoignages concordent pour dire que les projectiles tirés par les Français passèrent au-dessus des rangs bourguignons. Accordons-lui donc 15 000 combattants au plus, pour l'essentiel montés.

Le comte de Charolais disposait quant à lui de l'essentiel des forces réunies un mois plus tôt, moins les garnisons laissées pour tenir les places et les ponts (sur la Seine et l'Oise) conquis en cours de route ; c'était donc plus de 20 000 hommes qui avaient passé la Seine, dont 14 000 combattants au plus, parmi lesquels un maximum de 5 000 combattants à cheval. Mais le comte de Charolais avait avec lui toute son artillerie, dont on eut le temps de mettre en batterie plusieurs dizaines de pièces<sup>(33)</sup>, et un imposant charroi de plusieurs centaines de chariots<sup>(34)</sup> qui pouvaient constituer une intéressante protection en rase campagne et qui avaient impressionné les éclaireurs de Louis XI.

Le dispositif tactique est bien mieux connu pour les Bourguignons que pour les Français<sup>(35)</sup>. Chaque armée est traditionnellement partagée en trois corps, l'avant-garde, la bataille et l'arrière-garde.

(31) Les chiffres donnés représentent les estimations les plus vraisemblables à partir des chroniqueurs et des documents cités dans le présent article – lesquels sont les plus importants –, ainsi que d'autres documents d'une importance moindre, plus l'essentiel des travaux d'historiens consacrés à la bataille de Montlhéry, dont l'énumération dépasserait le cadre imparti au présent article.

(32) Contamine (Ph.), *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge. Études sur les armées du roi de France*, Paris-La Haye, 1972, p. 314-315, n. 228.

(33) Finot (J.), « L'artillerie bourguignonne à la bataille de Montlhéry », *Mémoires des sciences de Lille*, V (1896).

(34) Il y en avait eu au moins huit cents au début de l'expédition.

(35) Notamment grâce à Comynnes et Jean de Haynin. Voir les travaux de Brusten (colonel C.), *L'Armée bourguignonne...*, op. cit. ; « L'armée bourguignonne de 1465 à 1477 », *Revue internationale d'histoire militaire*, 20 (1959), p. 452-466.

L'avant-garde bourguignonne a été depuis le début de la campagne placée sous les ordres du comte de Saint-Pol qui, arrivé depuis la veille à Montlhéry, a eu tout le temps de placer ses troupes de façon classique pour l'armée bourguignonne, à un endroit qui va déterminer le lieu principal de la bataille, un grand champ qui se trouve au nord-est de Montlhéry. En première ligne est placée l'artillerie (trente-deux pièces légères – serpentines et coulevrines); puis la ligne des archers, chacun ayant planté un pieux aiguisé incliné vers l'ennemi devant soi; puis, à environ cinq mètres de distance, les hommes d'armes tous démontés<sup>(36)</sup>; puis, vraisemblablement, les coutiliers (à pied) et les cranequiniers<sup>(37)</sup>, peu nombreux mais probablement les seuls à être restés à cheval; puis les chevaux des hommes d'armes, et tout l'arrière protégé par le charroi, les chevaux de harnais étant attachés aux charriots; dans le charroi les pages et tout le personnel non combattant. C'est évidemment ce dispositif très fermé, très protégé, qui induit une position d'attente et de défense qui a été observé par les éclaireurs de Louis XI. Le positionnement des autres corps de l'armée bourguignonne n'est pas aussi bien organisé. En effet, apprenant l'approche de l'armée royale, le commandement bourguignon, conformément aux décisions prises, a ordonné à Saint-Pol de se replier sur Longjumeau, où la position était meilleure. Mais, refusant de reculer pour des raisons d'honneur, Saint-Pol a maintenu sa position, ce qui a contraint la bataille et l'arrière-garde à quitter leurs positions pour arriver en ordre décalé à Montlhéry. L'arrière-garde, sous les ordres du grand Bâtard de Bourgogne, se place à droite du dispositif de Saint-Pol; la bataille, sous les ordres du comte de Charolais, renforce l'avant-garde en intégrant le dispositif de Saint-Pol.

Du côté français, les troupes se positionnent en tout début de matinée, l'avant-garde, sous les ordres de Pierre de Brézé, grand sénéchal de Normandie, face à Saint-Pol, à l'abri d'une haie très épaisse, elle-même précédée (vers le nord) d'un fossé<sup>(38)</sup>. La bataille, sous les ordres du roi, demeure vraisemblablement en retrait, sur le flan est du château. Un fort détachement d'archers, probablement prélevé sur les troupes commandées par Louis XI, a reçu l'ordre d'occuper le village de Montlhéry<sup>(39)</sup>. Enfin, l'arrière-garde, sous les ordres du comte du Maine, se trouve encore en arrière, très probablement au sud et au sud-ouest du village. À noter que l'ensemble des combattants royaux semble être resté à cheval<sup>(40)</sup>, à l'exception des archers, qui ont démonté pour occuper le village.

On a donc pris son temps pour se mettre en place, les Bourguignons en raison de l'attitude du commandant de l'avant-garde, les Français parce qu'ils attendent que la mâchoire se referme – Louis XI a d'ailleurs envoyé à nouveau des messagers à Paris au matin du 16 juillet pour leur rappeler les ordres de la veille.

La bataille commence vers le milieu de la matinée par un inégal duel d'artillerie, les pièces bourguignonnes, mieux placées, faisant beaucoup plus de dégâts

---

(36) Élément essentiel pour le déroulement de la bataille.

(37) Arbalétriers à cheval.

(38) Commynes (Philippe de), *Mémoires...*, *op. cit.*, I, p. 26.

(39) Haynin (Jean de), *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 59.

(40) Haynin (Jean de), *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 57.

dans les rangs français que l'inverse<sup>(41)</sup>. Le temps passe. C'est une journée superbe. Il fait « hideusement chaud » ; on cuit dans son armure ; on meurt de soif ; plusieurs témoignages indiquent que beaucoup d'hommes d'armes bourguignons (les Bourguignons ont bien vite le soleil en face) se sont rapprochés des archers pour profiter de leur ombre<sup>(42)</sup>... Les Bourguignons savent très bien la position délicate où ils se trouvent avec l'énorme armée parisienne derrière eux, et prennent en fin de matinée l'initiative de l'attaque. À partir de là, les choses seront de plus en plus confuses, mais on peut déterminer cinq phases dans la bataille.

**1<sup>e</sup> phase :** les Bourguignons lancent une grande partie des troupes de l'arrière-garde à l'attaque du village pour en déloger les Français qui y avaient une position solide. Il faut incendier le village pour y parvenir, mais, enfin, les archers français prennent la fuite après une solide résistance<sup>(43)</sup>. Il semble que l'arrière-garde reprenne alors sa position initiale.

**2<sup>e</sup> phase :** le commandement bourguignon décide alors l'attaque par l'avant-garde, qui se met en marche (à pied, sauf les cranequiniers) pour attaquer les forces protégées par la haie. Au bout d'une marche pénible, les gens d'armes arrivent au contact, les Bourguignons tentent avec peine de franchir la haie. Les cavaliers français sortent alors de leur position par les deux extrémités de la haie, ce qui est interprété par les Bourguignons comme un début de fuite. C'est le moment essentiel de la bataille pour les Bourguignons qui ne se retrouveront plus jamais en mesure d'en diriger l'évolution. En effet, les hommes d'armes de l'avant-garde bourguignonne, croyant à la fuite des Français, se replient en partie, non pas pour fuir, bien au contraire, mais pour remonter à cheval, et engager la poursuite et la chasse aux prisonniers<sup>(44)</sup>. Mais c'est une pagaille terrible, parce que personne n'arrive à retrouver son cheval – on imagine la bousculade créée par mille ou deux mille hommes d'armes hurlant à la recherche de leurs pages et de leurs chevaux... On finit par prendre celui qui passe, ce qui engendre des altercations... Des deux côtés, on croit que l'adversaire se trouve en fâcheuse posture, ce qui précipite deux réactions dont il faut qu'elles se soient déroulées en même temps si l'on veut comprendre la suite des événements.

**3<sup>e</sup> phase :** le comte de Charolais et une partie de la bataille, qui sont restés en observation et n'ont eu aucun mal à retrouver leurs chevaux, n'y tiennent plus et se lancent à la chasse, en évitant la furieuse mêlée autour de la haie, et donc progressent vers le sud-ouest, entre le village et le château, et plus vraisemblablement à l'ouest du village. Tout indique que cette charge a dû, elle aussi, être furieuse et a tout balayé sur son passage, ce que voyant, le comte du Maine ordonne à toute l'arrière-garde royale de faire retraite, et au galop : un tiers de l'armée royale déserte le

---

(41) *Id.*, p. 57-58. Voir aussi *Chronique du Mont Saint-Michel (1343-1468)*, éd. Luce (S.), Paris, 1879-1883, 2 vol., vol. II, p. 73 ; Du Clercq (Jacques), *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 18 ; Morice (P.H.), *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne*, Paris, 1742-1746, vol. 3, col. 102-103.

(42) Haynin (Jean de), *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 62.

(43) Comynnes (Philippe de), *Mémoires...*, *op. cit.*, I, p. 25 ; Haynin (Jean de), *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 59.

(44) Comynnes (Philippe de), *Mémoires...*, *op. cit.*, I, p. 26-27 ; Haynin (Jean de), *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 65-67.

champ de bataille sans avoir combattu<sup>(45)</sup>. Mais, en même temps que le comte de Charolais débutait son mouvement, l'avant-garde française, qui se délogeait de la haie non pour fuir, mais pour se mettre en position de combattre, lance une terrible charge dans laquelle elle entraîne le gros de la bataille royale avec le roi lui-même. L'aile gauche bourguignonne est pulvérisée – on imagine sans peine la charge organisée de peut-être six à huit mille cavaliers en armure contre des archers à pied et mille à deux mille chevaux qui retournent en désordre – à un point tel que la dernière troupe organisée du camp bourguignon, l'arrière-garde du Bâtard, se porte de l'aile droite vers la gauche, sans guère de succès d'ailleurs, puisque les cavaliers français atteignent le charroi bourguignon dont ils entreprennent le pillage de façon suffisamment désordonnée pour que les pages et les non combattants en fassent un grand massacre à coups de maillets de plomb<sup>(46)</sup>. Cependant, plusieurs milliers de gens d'armes bourguignons n'ont pas eu le courage des valets et ont fui, quelques centaines dans les bois environnants, dont Saint-Pol, la plupart désertant franchement le champ de bataille pour passer la Seine à Saint-Cloud. Il est possible qu'un tiers de l'armée bourguignonne ait pris la fuite<sup>(47)</sup>. Mais le reste se bat avec acharnement au milieu de la plaine, ce qui conduit un parti de royaux à faire retraite. La mêlée est à ce moment à son paroxysme ; les témoins insistent bien sur le fait qu'on fait grand massacre et peu de prisonniers, même riches, la fureur du combat est telle qu'on a vu tel chevalier bourguignon tuer un Français qui lui offrait dix mille écus pour sa rançon<sup>(48)</sup>.

**4<sup>e</sup> phase :** ... Qui s'entremêle nécessairement avec la précédente. Charolais, avec ses hommes, dont le nombre se réduit d'ailleurs, poursuit sa chasse vers le sud, ignorant le désastre de la plus grande partie de son armée. On réussit enfin à le convaincre qu'il serait prudent de faire demi-tour, ce qu'il fait en contournant le château qu'il trouve – à sa grande stupeur puisque, jusqu'à ce moment, il pense avoir gagné la journée – environné de gens d'armes français qui gardent Louis XI, venu s'y reposer, sans compter ceux qui retraitent, fatigués du carnage, et se heurtent eux aussi avec stupeur à une centaine de Bourguignons enragés, au milieu desquels on reconnaît sans peine le guidon du comte de Charolais. Combats terribles, où le comte est blessé, manque d'être fait prisonnier, mais réussit tout de même à passer pour se retrouver au milieu du champ de bataille, progressivement déserté par les combattants<sup>(49)</sup>.

**5<sup>e</sup> phase :** après avoir tout de même bien pillé les bagages bourguignons, les royaux se replient en ordre convenable sur leur position de départ, derrière la haie. Le comte de Charolais, n'ayant plus que quelques dizaines d'hommes d'armes, reste au milieu de champ et rallie quelques-uns de ses gens. Philippe de Commines montre bien le désert qu'était devenu ce lieu où quarante mille hommes s'étaient livrés bataille<sup>(50)</sup> :

---

(45) Commines (Philippe de), *Mémoires...*, *op. cit.*, I, p. 28 ; Du Clercq (Jacques), *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 20.

(46) Haynin (Jean de), *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 67 ; Commines (Philippe de), *Mémoires...*, *op. cit.*, I, p. 28.

(47) Haynin (Jean de), *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 69.

(48) *Id.*, p. 71.

(49) *Id.*, p. 69-70, et surtout Commines (Philippe de), *Mémoires...*, *op. cit.*, I, p. 29-31.

(50) *Id.*, p. 31-32.

Le dit conte se mist par le champ pour rallier gens ; je vey telle demye heure que nous, qui estions demeurez là, ne avions l'œil que à fuyr, s'il fust marché cent hommes. Il venoit à nous dix hommes, vingt hommes, que de pied que de cheval<sup>(51)</sup>, les gens de pied lassez et blessez, tant de l'outraige que nous leur avions fait le matin<sup>(52)</sup> que aussy des ennemys. Peu à peu en venoit. Nostre champ estoit aussi ras, où demye heure devant le blé estoit si grant et, à l'heure, la pouldre<sup>(53)</sup> la plus terrible du monde : tout le champ semé de mors et de chevaulx ; et ne se congnoissoit nul homme mort, pour la pouldre<sup>(54)</sup>.

On devait en rester là. Charolais restait maître du champ de bataille, signe traditionnel de la victoire, mais passa le reste de la soirée à rassembler les restes épars de son armée. Plusieurs milliers (deux à trois mille peut-être) de ses soldats étaient morts. Pour l'essentiel, les fuyards avaient été massacrés ou faits prisonniers par une tardive sortie des Parisiens<sup>(55)</sup>. On peut penser que la moitié de l'armée bourguignonne était détruite, ou du moins que le comte de Charolais ne réussit à en rassembler que la moitié. Les Bourguignons passèrent d'ailleurs dans l'angoisse la nuit sur le champ de bataille, persuadés d'être taillés en pièces par l'armée royale le lendemain<sup>(56)</sup>.

Louis XI, vaillant combattant une grande partie de la journée et ayant au total eu des pertes bien moindres que son adversaire, mais abattu moralement, d'une part, par la désertion du comte du Maine et de nombre de chevaliers de haut rang, et, d'autre part, parce qu'il a considéré comme une trahison des Parisiens, se laissa emmener passer la nuit à Corbeil d'où, le lendemain, il gagna Paris<sup>(57)</sup>.

## CONCLUSIONS

### Les effets de la bataille

En réalité, les pertes bourguignonnes étaient telles que la journée était militairement pour le roi. Celui-ci, d'ailleurs, eut d'emblée une appréhension assez juste de la réalité militaire, comme le montrent les lettres envoyées par lui dans les jours suivants, qui font notamment état de l'importance de l'écart des pertes entre les deux armées<sup>(58)</sup>. D'autre part, sur le plan stratégique, la route de Paris était ouverte et la capitale sauvée. En apparence, Louis XI avait donc l'avantage.

Cependant, l'armée bourguignonne n'était pas détruite, et ce qu'il en restait pouvait sans que les forces royales puissent s'y opposer faire sa jonction avec

(51) C'est-à-dire des piétons et des cavaliers.

(52) Une grande partie des piétons bourguignons avait été bousculée par la charge du corps de cavalerie du comte de Charolais.

(53) La poussière.

(54) C'est-à-dire que la poussière rendait les cadavres méconnaissables.

(55) Du Clercq (Jacques), *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 24. *Dépêches des ambassadeurs milanais...*, *op. cit.*, III, p. 245, dépêche datée de Paris, le 26 juillet 1465.

(56) Comynnes (Philippe de), *Mémoires...*, *op. cit.*, I, p. 34-36. Haynin (Jean de), *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 75-76.

(57) Maupoint (Jean), *Journal...*, *op. cit.*, p. 58, § 85-86.

(58) Louis XI, *Lettres*, éd. Vaesen (J.), Charavey (H.) et Mandrot (B. de), Paris, 1883-1909, 11 vol, vol. II, lettre aux Lyonnais, datée de Corbeil, le 17 juillet 1465, p. 329-332.

l'armée bretonne, le 19 juillet<sup>(59)</sup>. Dans les derniers jours de juillet et les premiers jours d'août, d'autres forces princières<sup>(60)</sup> se joignirent à l'armée burgondo-bretonne, constituant une force très impressionnante. La grande armée princière devenait une réalité.

Par ailleurs, la bataille a révélé de notables faiblesses de cohésion autour du roi – le dernier grand prince encore de son côté, le comte du Maine, a pris la fuite sans combattre, et Louis XI se rendra compte que ses ordres avaient été bien reçus à Paris, mais qu'on avait finalement décidé de ne pas y obéir. Autrement dit, le roi sort de l'affaire fragilisé et ne peut plus prendre le risque d'une épreuve de force. Enfin, le comte de Charolais, auréolé de « sa » victoire, devient en quelque sorte le leader du camp princier, et c'est un adversaire beaucoup plus redoutable que ses pairs. Au total, la bataille de Montlhéry était donc un échec lourd de conséquences pour le roi.

### **Quelques remarques sur la bataille rangée dans le deuxième tiers du XV<sup>e</sup> siècle**

Toute l'histoire des débuts de la guerre du Bien Public montre bien que l'on considère la bataille comme dangereuse et qu'on cherche à l'éviter le plus longtemps possible. La décision de combattre est extrêmement tardive, ne procède que d'un seul des deux camps – et il n'est pas sûr que les Français soient passés à l'attaque, compte tenu de l'absence des Parisiens, si les Bourguignons n'avaient finalement pris l'initiative de la bataille. Soulignons l'évidence selon laquelle cette extrême prudence est consubstantielle d'un état d'esprit guerrier et amoureux des prouesses militaires affecté par la plupart des gens d'armes qui ont pris part à la bataille, les fuyards comme les autres. L'exemple le plus marquant est sans doute celui du comte de Saint-Pol, futur connétable de France, qui refuse d'obéir à son chef et de reculer sur une meilleure position pour des raisons d'honneur, mais qui se mettra rapidement et longuement à couvert lors de la charge française.

Sur le plan de la conception stratégique, l'affaire est bien pensée par Louis XI, et son plan apparaît comme imparable, mais l'exécution de celui-ci se heurte d'abord à la question des fidélités, et avant tout à celle des chefs de l'armée royale à Paris, qui finissent par convenir de ne pas obéir au roi pour des raisons qui restent encore obscures ; et ensuite au problème des communications : bien que Montlhéry ne soit distante du Paris de l'époque que de vingt-quatre kilomètres, le roi n'a pas les moyens d'appeler au secours et surtout de se faire obéir à moins d'y aller lui-même.

Sur le plan tactique, on remarquera d'abord la persistance du système primitif avant-garde/bataille/arrière-garde, primitif dans la mesure où il ne peut que juxtaposer trois corps de bataille en réalité indépendants les uns des autres, et interdit un véritable commandement unique – la désobéissance formelle du comte de Saint-Pol, la fuite du comte du Maine en sont la preuve. D'autre part, on se contente toujours de mettre les deux armées face-à-face, en veillant au mieux à séparer les différentes « spécialités », ce qui ne dure pas forcément – nous avons vu des hommes

---

(59) Commynes (Philippe de), *Mémoires...*, *op. cit.*, I, p. 39-40.

(60) Une armée de renforts venue de Bourgogne, conduite par le maréchal de Bourgogne ; une armée venue de Lorraine, conduite par le duc de Calabre ; puis, plus tard, d'autres forces conduites par les princes du midi, comte d'Armagnac et seigneur d'Albret.

d'armes bourguignons passer sur leurs propres archers qui ne se poussaient pas assez vite<sup>(61)</sup>, ce qui ne manque pas de rappeler Crécy, cent vingt ans plus tôt. Il n'y a manifestement aucune idée de manœuvre, ni d'un côté ni de l'autre. À un moment donné, on se jette les uns sur les autres, et le premier qui fuit perd.

Il semble que se trouvent là les enseignements principaux de la bataille de Montlhéry sur le plan militaire : les facteurs principaux sont et demeurent l'indiscipline et la soif de butin. Il est extrêmement difficile de retenir la troupe qui flanche, le roi y arrive une fois, cependant, lorsque le bruit se répand sur le champ de bataille qu'il a été capturé, il est obligé de relever la visière de son casque et de se faire reconnaître physiquement<sup>(62)</sup>. Et il est impossible de retenir une troupe qui voit la possibilité de faire du butin, que ce soit sous la forme de richesses ou de prisonniers de valeur. À son tour, la conquête du butin engendre la fuite pour mettre ses richesses à l'abri. La généralisation de la fuite est tout à fait remarquable durant la bataille de Montlhéry : un tiers des deux armées fuit au premier choc, et sans doute la moitié en fin de journée. Il faut citer cette célèbre remarque de Commynes<sup>(63)</sup> :

Jamais plus grant fuytte ne fut des deux costez. Et par especial demourèrent les deux princes au champ. Du costé du roy s'en fuyt ung homme d'estat jusques à Lusynen sans repaistre<sup>(64)</sup>, et du costé du conte ung autre homme de bien jusques au Quesnoy le Conte. Ces deux n'avoient garde de se mordre l'un l'autre<sup>(65)</sup>.

### Une « mise en histoire » rapide

Montlhéry offre à l'historien un exemple rare, parce que contemporain, d'une tentative d'utilisation à long terme qui dépasse largement la revendication de la victoire par les deux camps – revendication simultanée permise par le caractère indécis de la bataille sur le plan tactique.

Du côté bourguignon, la bataille de Montlhéry devient presque immédiatement un mythe, relatif à la vaillance et à l'invincibilité du comte de Charolais<sup>(66)</sup>, presque une sorte de « paradigme » de bataille rangée<sup>(67)</sup> – alors que la bataille n'a pas du tout été conduite et que les Bourguignons sont restés maîtres du champ de façon fortuite.

(61) *Supra*, n. 53.

(62) *Dépêches des ambassadeurs milanais...*, *op. cit.*, III, p. 260-261 ; dépêche datée de Saint-Georges d'Espéranche, le 17 août 1465.

(63) Commynes (Philippe de), *Mémoires...*, *op. cit.*, I, p. 32-33.

(64) C'est-à-dire sans se reposer, peut-être même sans changer de cheval. L'anecdote est peut-être exagérée, mais elle témoigne du degré d'épouvante qui a pu s'emparer de nombre de combattants.

(65) Par les routes de l'époque, on mesure 550 km entre la cité de la Vienne et celle du Pas-de-Calais...

(66) Commynes (Philippe de), *Mémoires...*, *op. cit.*, I, p. 37-38 : « *Tout ce jour [le 17 juillet] demoura encores mons. de Charroloys sur le champ fort joyeux, estimant la gloire sienne, qui depuis luy a cousté bien cher : car oncques puis ne usa de conseil d'homme, mais du sien propre. Et estoit très inutile pour la guerre paravant ce jour et n'aymoit nulle chose qui y appartint ; mais depuis changèrent ses pensées, car il y a continué jusques à sa mort. Et par là fut finée sa vie et sa maison destruite ; et si elle ne l'est du tout, si elle st bien desollée.* »

(67) J'emprunte l'expression à Thierry Widemann, cf. son article « Leuctres et Cannes : deux paradigmes de batailles », in *Cahier du CEHD n° 9* – « Nouvelle histoire bataille », Paris, ADDIM, 1999.

Du côté de Louis XI, elle devient d'une part un repoussoir pour ce type d'aventure militaire – la bataille est décidément trop risquée pour être tentée – mais, surtout, le roi va tenter très rapidement de persuader ses proches et l'opinion qu'il n'a pas voulu la bataille, qu'il a tout fait pour l'éviter et que l'affrontement n'est dû qu'à l'obstination des Bourguignons. En réalité, après avoir beaucoup tergiversé, il s'est finalement décidé, la veille de la rencontre, à livrer une bataille d'anéantissement dont il a préparé les modalités avec beaucoup de sérieux. Comme on vient de le voir, Montlhéry était un échec dont Louis XI mesura vite les conséquences puisque, dès la fin de juillet, il lance cette idée selon laquelle il n'avait jamais voulu se battre, et surtout pas avec les Bourguignons – nous en avons la preuve dans les dépêches que l'ambassadeur du duc de Milan, qui ne quitte pas le roi, envoie à son maître à cette époque, mais aussi et surtout, parce que l'historiographie a, pendant près de cinq siècles, retenu cette version de Philippe de Commines, selon laquelle « *Et [le roi] ne venoit point en intention de combattre, comme par plusieurs foys il m'a compté et dit en parlant de ces matières.* »<sup>(68)</sup> Louis XI a voulu cette version pour l'histoire, parce que la suite et la fin de la guerre du Bien Public ont failli lui coûter la réalité de son pouvoir et que, par ailleurs, il est passé tout à côté d'une victoire qui l'aurait débarrassé d'un adversaire qui allait devenir redoutable pour lui et le royaume, Charles le Hardi, bientôt duc de Bourgogne, lequel avait tiré tant de force de cette bataille. On peut penser qu'il a considéré son échec de Montlhéry comme trop important pour en assumer la responsabilité devant l'histoire.

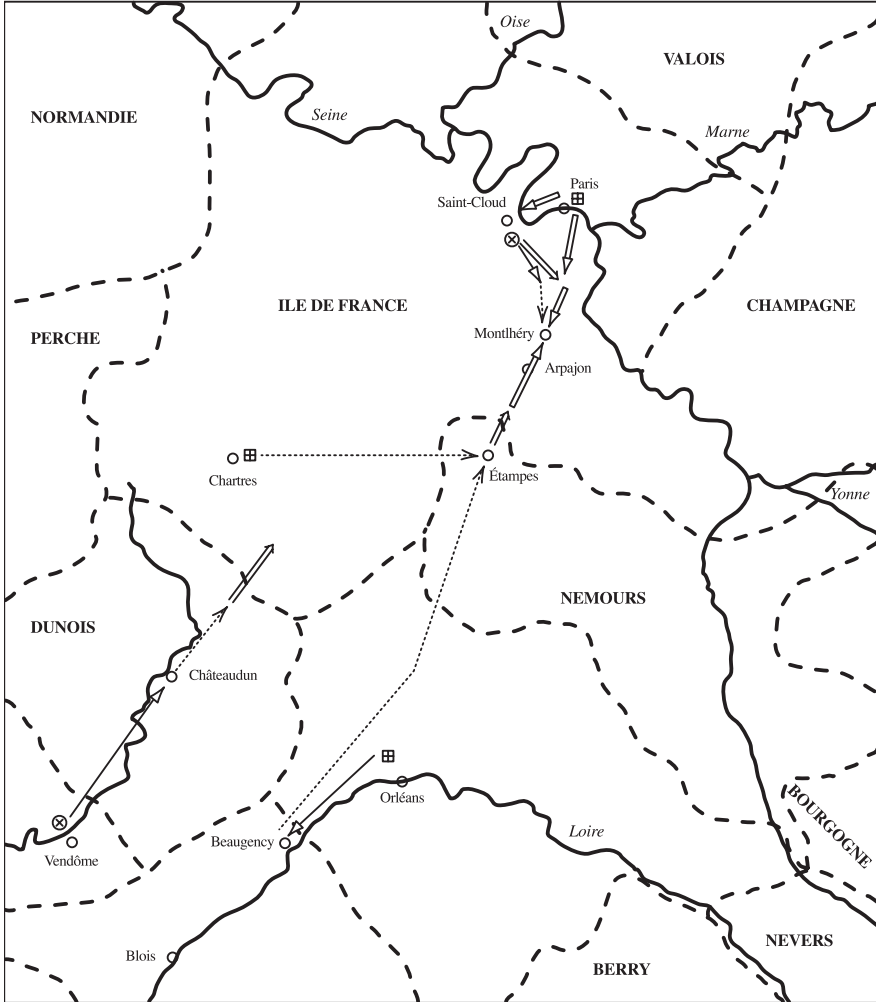
---

(68) Commines (Philippe de), *Mémoires...*, *op. cit.*, I, p. 18.



LA GUERRE DU BIEN PUBLIC

MOUVEMENTS DES ARMÉES DU 13 AU 16 JUILLET 1465



- |    |                   |                                   |
|----|-------------------|-----------------------------------|
| ⊞  | Armée royale      | } situation au soir du 12 juillet |
| ⊗  | Armée des Princes |                                   |
| →  | 13 juillet        |                                   |
| ⋯→ | 14 juillet        |                                   |
| ⇒  | 15 juillet        |                                   |
| ⇨  | 16 juillet        |                                   |

Échelle 1 : 1 000 000

